3

NOTICE HISTORIQUE

SUR M. BAYLE,

MÉDECIN DE L'HOSPICE DE LA CHARITÉ, MÉDECIN PAR QUARTIER DE LA MAISON DU ROI, etc.

PAR J. P. F. DELEUZE.

PARIS,

A. BELIN, IMPRIMEUR DU JARDIN DU ROI,
RUE DES MATHURINS S.-J., HÔTEL CLUNY.

1816.

NOTICE HISTORIQUE SUR M. BAYLE,

Médecin de l'hospice de la Charité, Médecin par quartier de la Maison du Roi, etc.

GASPARD-LAURENT Bayle naquit le 18 août 1774, dans un petit village des montagnes de Provence (département des Basses-Alpes), nommé le Vernet. C'est un pays isolé dont les habitans n'ont presque aucune communication avec les villes pendant l'hiver : mais aussi ils ont des mœurs pures, et la révolution n'a pu les corrompre. Les parens de M. Bayle étoient les plus riches propriétaires du canton : ils s'occupèrent à former de bonne heure son cœur et son esprit par des principes de religion et de morale; ils lui enseignèrent les élémens de la langue latine, et ce ne fut qu'à l'âge de douze ans qu'ils l'envoyèrent au collége d'Embrun. Le père Rossignol, principal de ce collége, homme d'esprit, connu par plusieurs ouvrages, et surtout par une réfutation de la *Théorie de la Terre* de Buffon, lui donna des soins particuliers et lui enseigna les mathématiques. Ses talens et sa piété paroissant l'appeler à l'état ecclésiastique, il entra en 1790 au séminaire où il fit sa philosophie et sa première année de théologie; ensuite le séminaire ayant été

transféré à Digne, il se rendit dans cette ville pour y terminer ses études et se préparer à recevoir les ordres sacrés. Mais bientôt, réfléchissant sur les devoirs que l'Eglise impose aux ministres des autels, sur le dévouement qu'elle exige d'eux, sur les qualités qu'elle leur suppose, il craignit de n'être jamais assez parfait pour une telle destinée, et renonçant à ses projets par scrupule de conscience, il alla chez ses parens pour se concerter avec eux sur le choix d'un état. Il se décida pour celui d'avocat et revint à Digne étudier chez un procureur.

Comme il avoit lu tous les livres destinés à enseigner la Religion, il voulut lire ceux qui étoient dirigés contre elle : il ne prévoyoit pas qu'ils pussent changer sa manière de voir : mais le style de quelques-uns des philosophes de l'école de Diderot et de Voltaire le séduisit insensiblement, et il finit par s'accoutumer à leur doctrine. Heureusement les principes qu'il avoit reçus dès son enfance lui avoient donné des habitudes qui conservèrent la pureté de ses mœurs.

Quoique M. Bayle n'eût encore que dix-neuf ans, il jouissoit déjà de l'estime et de la confiance de ses concitoyens, et il fut nommé membre du conseil du Département. On étoit alors dans le temps le plus orageux de la révolution. Barras et Fréron avoient été envoyés par la Convention dans les provinces du midi. Lorsqu'ils arrivèrent aux portes de la ville, le département et le district désignèrent M. Bayle et un de ses amis (M. Thomas) pour les recevoir et les haranguer au nom de la ville. Ces

deux jeunes gens acceptèrent cette commission, à condition qu'ils rédigeroient eux-mêmes l'adresse. M. Bayle porta la parole, et il dit que les représentans envoyés en Provence avoient sans doute reçu la mission de mettre un terme aux crimes qui dévastoient cette malheureuse contrée, et de rétablir l'ordre et la justice dans les campagnes. Il ajouta que les éloges, les félicitations et les remercîmens devant être le prix des services rendus, on attendroit pour en décerner aux représentans du peuple qu'ils eussent fait ce dont on devoit les croire chargés.

Le soir, M. Bayle se rendit à la société populaire, et là, en présence des mandataires de la Convention, il fit un tableau effrayant des malheurs sous lesquels on gémissoit et de ceux dont on étoit menacé : il exposa les devoirs des représentans, il montra combien ils s'en écartoient, et il fit prendre par la société l'arrêté le plus vigoureux pour s'opposer à leurs vexations. Fréron et Barras furent obligés de partir le lendemain. Le père et le frère de M. Bayle étoient présens à la séance : ils furent étonnés de son courage, et fort alarmés du danger auquel il s'étoit exposé, et ils le firent à l'instant partir pour Montpellier, en lui conseillant de se livrer à l'étude de la médecine. Cette fuite précipitée étoit bien nécessaire : car on voulut le faire arrêter dans la nuit.

Ce fut donc le hasard qui détermina M. Bayle à se dévouer à l'étude de la médecine : son talent pour l'observation l'y rendoit très-propre : il étoit préparé par des connoissances variées en littérature ;

il savoit fort bien le latin, un peu de grec, et la langue italienne, et il avoit lu avec soin tous les bons auteurs. Mais l'attrait des études auxquelles il s'étoit livré jusqu'alors pouvoit le détourner de ses nouvelles occupations, c'étoit un obstacle qu'il falloit surmonter. A peine avoit-il commencé sa rhétorique, qu'il avoit pris pour la poésie un goût excessif : la nuit il composoit des vers, il les écrivoit dans la journée, il les corrigeoit sans cesse; il ne rêvoit qu'à cela dans les intervalles que lui laissoient des occupations indispensables. Il avoit composé des poésies de tout genre et deux tragédies. J'ignore si ces tragédies étoient bonnes ou mauvaises : lui-même n'en parloit que comme d'ouvrages faits dans un temps d'ivresse et dont il avoit perdu le souvenir. Cette passion pour la poésie ne pouvoit s'accorder avec le projet de se livrer à la pratique de la médecine ; des études plus sérieuses devoient absorber tout son temps. Il prit la résolution de ne plus rien composer, mais il ne pouvoit se refuser au plaisir de revoir ses manuscrits, de les corriger; et de nouveaux plans de tragédies ou autres poëmes se présentoient sans cesse à son imagination. Une nuit que l'exaltation de sa verve l'avoit empêché de dormir, il se dit à lui-même qu'il falloit prendre un parti, et mettre une barrière devant la route périlleuse dans laquelle le démon de la poésie l'entraînoit sans cesse. Il conçut que, tant qu'il lui resteroit quelques-uns de ses ouvrages, il ne pourroit se refuser à l'attrait qu'ils lui inspiroient, et que le seul moyen de s'en détacher étoit de s'en séparer irré-

vocablement. Il prend sa résolution ; il se lève, il allume du feu, et brûle tous ses manuscrits. Depuis ce moment décisif il n'a pas fait un seul vers, et comme il ne pouvoit penser sans douleur à ce qu'il avoit sacrifié, il en chassoit le souvenir tellement qu'au bout de quelques mois, il ne se rappeloit plus rien des vers qu'il avoit composés.

Voilà donc M. Bayle, portant dans l'étude de l'anatomie, de l'histoire naturelle et de la physiologie toute l'activité de son esprit, toute l'ardeur de son caractère. Cependant la lecture des ouvrages de philosophie occupoit ses loisirs. Les écrits attribués à Fréret, ceux de Voltaire, ceux d'Helvétius lui avoient fait une impression profonde. Il étoit devenu complétement incrédule. Comme il étoit accoutumé à se rendre compte de la série de ses idées, il remarqua dans les philosophes dont il avoit lu les ouvrages les mêmes principes pour détruire, mais une étonnante diversité sur les moyens d'établir : cela l'embarrassa ; et il se dit à lui-même que les opinions qu'il adoptoit étoient peu d'accord les unes avec les autres, et qu'elles étoient diamétralement opposées à celles dont il étoit imbu quelques années auparavant. Persuadé qu'il y avoit dans l'un et l'autre parti des hommes éclairés, il voulut soumettre ses opinions à un nouvel examen avant de s'y arrêter pour la vie. Il pensa qu'une question si importante méritoit d'être discutée à fond et il lut quelques-unes des réfutations des ouvrages qui l'avoient séduit ou entraîné : elles lui parurent appuyées sur des raisonnemens et des

autorités qui lui firent naître le désir de remonter aux sources. Les écrits de Rousseau lui avoient offert la démonstration de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, mais ils le laissoient ensuite dans un doute insupportable : l'Evangile n'avoit jamais cessé de toucher son cœur, mais il vouloit que sa raison fût convaincue. Résolu d'examiner si la révélation étoit prouvée par des faits positifs, il se mit à étudier l'histoire des premiers siècles du Christianisme, et les principaux ouvrages des Pères de l'Eglise : il lut la Bible avec attention, en s'aidant des recherches des plus célèbres commentateurs. Le résultat de ce travail, qui dura deux ans, fut de le rappeler à la religion, et de le mettre à même de déterminer successivement les vérités fondamentales sur lesquelles il ne devoit plus revenir ; et comme il étoit convaincu que la balance penchoit pour le parti auquel il s'étoit arrêté, il crut devoir se conduire en conséquence. De ce moment il remplit tous les devoirs de la religion avec une exactitude rigoureuse : il considéra la profession de la médecine à laquelle il s'étoit consacré comme devant l'occuper exclusivement, et tout ce qu'elle a de pénible devint un mérite à ses yeux parce qu'il regardoit comme un devoir religieux de la bien remplir. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans sa conduite, ce fut l'association d'une persuasion intime de tous les dogmes de la religion, avec une tolérance sans bornes pour ceux qui étoient d'une opinion différente. J'ai été moi-même dans l'erreur, disoit-il, et je sais combien de

gens y sont de bonne foi. Ma croyance ne peut être ébranlée, parce que je me suis décidé avec connoissance de cause : je ne puis blâmer ceux qui voient autrement que moi ; je dois seulement les inviter à peser, à examiner comme je l'ai fait. Je dois surtout les plaindre, parce qu'il m'est démontré qu'il n'y a de bonheur et de tranquillité que dans la carrière où je suis entré. Je suis parfaitement heureux depuis que j'y marche avec assurance.

M. Bayle ayant terminé ses études à Montpellier, il fut envoyé aux armées : là il s'instruisit et il conserva toujours ses principes. Il vint à Paris en novembre 1798 : il y suivit plusieurs cours, il fut admis à l'école, il eut un prix et obtint la place d'aide d'anatomie. Enfin en 1801 il fut reçu docteur en médecine. La thèse qu'il soutint (1) fit une très-grande sensation, et par l'importance du sujet, et par les conséquences générales qu'il avoit tirées de plusieurs observations nouvelles, et par la manière dont il répondit aux objections qui lui furent adressées par divers professeurs. On présagea dès-lors qu'il seroit un homme extraordinaire. La place d'élève interne à la Charité se trouvant vacante, il l'obtint au concours. Une fois attaché à cet hôpital, particulièrement consacré à la clinique, et où l'on réunit par cette raison les malades qui offrent le

(1) Considérations sur la Nosologie, la Médecine d'observation, et la Médecine pratique, suivies de l'histoire d'une maladie gangréneuse, non décrite jusqu'à ce jour. *in*-8°. *Paris*, 1802.

plus d'observations à faire, il entreprit un travail effrayant; celui d'écrire l'histoire de toutes les maladies qui se présentoient, d'en indiquer l'issue, d'annoncer, pour celles qui paroissoient incurables, les altérations organiques qu'on devoit trouver après la mort, et de comparer dans tous les cas ses pronostics avec les événemens. C'est par ce travail continué sans relâche pendant plusieurs années, qu'il acquit ce tact délicat et sûr qui le fit bientôt distinguer par ses confrères, et qu'il se mit en état de publier son ouvrage sur la phthisie pulmonaire, qu'on a regardé non-seulement en France, mais dans les pays étrangers et même en Amérique, comme le recueil d'observations le plus complet qui existe sur aucune maladie (1). C'est à ce même travail que sont dus aussi plusieurs articles très-savans qu'il a insérés dans les Recueils périodiques sur la Médecine (2), et son *Traité des Maladies cancéreuses*, dont le manuscrit est terminé et sera publié dans peu de temps.

---

(1) Recherches sur la Phthisie pulmonaire, 1 vol. in-8°. Paris, 1810.

(2) Remarques sur les corps fibreux qui se développent dans les parois de la matrice. *Journal de Médecine* de MM. Covisart et Le Roux, tome 5.

Remarques sur la Structure de l'estomac affecté de squirrhe simple ou ulcéré, *ibid.*

Remarques sur les Ulcères de la matrice (en 7 articles). *Ibid.*

Notice sur les maladies qui règnent à Paris depuis le mois de janvier, *ibid.*

Remarques sur les Tubercules (en 5 articles), *ibid.*, tome 6.

Remarques sur l'Induration blanche des Organes (3 articles), *ibid*, tome 9.

Je laisse aux hommes de l'art à donner l'analyse de ces ouvrages. Je me borne à dire qu'on est généralement d'accord sur leur mérite, et qu'il n'y en a pas un seul qui ne contienne des observations nouvelles.

En 1807, M. Bayle obtint à la Charité la place de médecin adjoint; l'année suivante il fut à son insu, nommé médecin de quartier de la maison de l'empereur et reçut l'ordre d'aller en Espagne. Ce voyage lui donna l'occasion d'étudier l'esprit, les mœurs, les opinions et le caractère du peuple espagnol : mais il eut beaucoup à souffrir de l'obligation où il étoit de renfermer dans son cœur le chagrin que lui causoit la guerre injuste dont il étoit témoin. Tous ses amis savent qu'il n'a jamais cessé de soupirer après le rétablissement de l'ordre, de la Religion et du gouvernement légitime. Aussi le retour du Roi, en 1814, fut-il l'époque la plus heureuse de sa vie. Sa santé avoit été long-temps altérée, et il avoit été obligé de faire un voyage dans son pays pour respirer l'air natal. Ce fut le retour du Roi qui parut lui rendre des forces et l'apparence d'une bonne santé : elle se seroit probablement affermie s'il n'eût éprouvé de nouvelles

---

Remarques sur la dégénérescence tuberculeuse non enkistée du tissu des Organes, *ibid.* tome 10 (3 articles).

Observations sur une Fièvre intermittente, d'abord irrégulière, puis quarte adynamique, *ibid.*, tome 11.

Mémoire sur l'Angine œdemateuse, ou œdeme de la glotte, faisant partie de ceux de la société de la Faculté de Médecine, qui sont imprimés, mais non encore publiés.

secousses : mais les chagrins auxquels il se soumettoit avec résignation altéroient sa constitution physique. La rentrée de l'usurpateur en France, le renversement de ses espérances, et la crainte de ne pouvoir faire élever ses enfans comme il le désiroit, le plongèrent dans une douleur qui développa les symptômes d'une maladie très-dangereuse. Il crut devoir aller dans son pays avec sa femme et ses enfans ; mais le coup étoit porté, et lorsqu'il put se livrer à l'espérance de voir réparer les ravages causés par une tempête passagère, son mal avoit fait beaucoup de progrès. Il revint à Paris dans un état très-alarmant : il ne sortit plus de chez lui. Il continuoit à donner des consultations ; car les facultés de son esprit sembloient avoir acquis une nouvelle force. Il jugeoit son état avec beaucoup de sagacité, il sembloit prévoir toutes les crises de sa maladie, et il annonçoit avec un sang-froid surprenant le terme fatal vers lequel il s'avançoit. Il disoit qu'après avoir été préparé à ce passage par une maladie fort longue, ce seroit avec peine qu'il se verroit obligé de recommencer une carrière laborieuse. Sa confiance en la Providence égaloit sa soumission, et s'il prenoit toutes les précautions possibles pour rétablir sa santé, c'étoit plutôt parce qu'il regardoit cela comme un devoir que parce qu'il tenoit à la vie. Elle lui paroissoit peu de chose, quoiqu'il fut heureux par sa femme, par ses enfans, et par la considération dont il jouissoit. Il s'étoit marié en 1805, avec Mlle. Moutard-Martin, d'après l'opinion qu'il avoit prise de son ca-

ractère et de ses vertus, en la voyant tous les jours dans une maison dont il étoit le médecin. Il n'avoit point été trompé dans ses espérances : elle partageoit ses sentimens, elle étoit la confidente de ses pensées, elle le secondoit dans ses goûts de bienfaisance, et jamais il n'y eut d'exemple de deux êtres plus parfaitement unis. Il l'a quittée comme allant faire un voyage, et dans l'espoir de se réunir à elle pour toujours dans une nouvelle patrie.

Les travaux de M. Bayle, soit à l'École de Médecine, soit comme médecin de la Charité, soit comme médecin des dispensaires, les observations qu'il avoit publiées, les témoignages que lui rendoient ceux qui avoient eu recours à lui, et l'éloge que les plus distingués de ses confrères faisoient de ses talens, lui donnèrent bientôt une réputation qui le fit rechercher par les personnes les plus riches. Il étoit souvent obligé de se refuser aux invitations qui lui étoient adressées, et l'on ne pouvoit, excepté dans les cas pressans, l'avoir quand on le désiroit ; mais il trouvoit toujours le loisir de faire la médecine pour les pauvres, et il ne se refusa jamais à aller voir chez eux les malades qui lui étoient recommandés et auxquels il croyoit pouvoir être utile. Ceux que cela me force de négliger, disoit-il, trouveront aisément un autre médecin, ceux-ci ne savent peut-être à qui s'adresser. Sa nombreuse pratique lui ayant procuré un revenu considérable, il ne changea rien en apparence à sa manière de vivre ; mais il augmenta sa dépense en employant en bonnes œuvres une portion considé-

rable de ce qu'il recevoit. Je n'ai jamais eu recours à lui pour des malheureux sans en avoir obtenu plus que je n'aurois osé demander. Ses aumônes étoient secrètes ; il y mettoit autant de prudence que de générosité; il ne donnoit qu'après s'être informé des besoins de ceux qu'il vouloit soulager; mais alors il donnoit tout ce qui paroissoit nécessaire. L'état qu'il exerçoit le mettant à même de connoître bien des choses qu'on ignore dans le monde, il profitoit de cette circonstance pour rendre des services dont le résultat étoit également utile à la société et aux infortunés qui étoient devenus l'objet de sa sollicitude. S'il apprenoit que l'excès de la misère alloit précipiter une jeune fille dans le désordre, il la faisoit placer en apprentissage chez des ouvrières dont il étoit bien sûr, et il conservoit ainsi ses mœurs et son existence. Quelquefois même il venoit au secours du repentir qui suit une première faute, et se trouvoit heureux de ramener au bien des cœurs qui n'étoient pas encore corrompus. Ce n'est pas par lui qu'on a pu savoir ces détails, mais il s'est trouvé des êtres assez reconnaissans pour ne pas laisser ignorer qu'ils lui devoient bien plus que la vie.

Une des plus grandes jouissances pour M. Bayle, étoit de s'entretenir avec des hommes instruits. Ses conversations rouloient sur l'histoire, la philosophie et les événemens politiques. Il y déployoit une érudition surprenante. Il avoit conservé une tournure simple, et cependant il avoit une pénétration extraordinaire et la plus profonde connoissance des

hommes. Personne ne savoit mieux se mettre à la place des autres, n'écoutoit avec plus d'attention, et n'étoit plus capable de donner un conseil dans les circonstances difficiles. Il étoit recherché dans la société, mais on l'y voyoit peu, parce qu'il falloit aller chez les malades, et qu'une correspondance étendue et le soin de rédiger ses observations lui prenoient une partie des nuits.

M. Bayle paroissoit être du caractère le plus calme, rien n'altéroit la droiture de son jugement, et ce qu'il croyoit bien déterminoit toutes ses démarches. Franchement attaché à sa famille et à ses amis, il auroit tout sacrifié pour eux; mais il n'avoit point ces élans et cette expansion de sensibilité qui souvent ne sont pas de longue durée. Il avoit comprimé chez lui cette disposition pour corriger un défaut auquel elle auroit pu s'allier. Il étoit né avec le caractère le plus violent et les passions les plus vives; il en sentit le danger et résolut de donner à sa raison l'empire sur toutes ses affections. Les principes religieux dont il étoit pénétré lui fournirent un appui et contrebalancèrent chez lui tout autre sentiment. Dès-lors pas un écart. Il étoit maître de lui-même, également inflexible dans ses principes et modéré dans son langage, et je ne crois pas que depuis que je l'ai connu il ait eu un reproche à se faire. Étonnant exemple de ce que peuvent une volonté forte, et une résolution qu'on ne perd jamais de vue.

Sa maladie a été longue et douloureuse, et il a offert un modèle de patience et de résignation qui

sera peu imité. Au milieu de ses souffrances il ne lui est jamais échappé la moindre plainte ; il n'étoit occupé que de la peine que prenoient auprès de lui ceux qui lui donnoient des soins. Il dictoit, pour ceux de ses malades dont il connoissoit le tempérament, des avis qui pussent leur être utiles lorsqu'il ne seroit plus. Il consoloit sa femme en l'invitant à se soumettre à la Providence, en l'engageant à s'occuper de ses enfans, et en l'assurant que lorsqu'elle seroit appelée à le rejoindre, le lien qui les unissoit l'un à l'autre seroit renoué pour l'éternité.

M. Bayle a terminé sa carrière le 11 mai 1816, à l'âge de quarante-deux ans. Sa mort a causé la plus vive douleur à ses amis, à ceux à qui ses soins avoient rendu la santé, à ses confrères dont il étoit également estimé et chéri, à toutes les personnes qui le connoissoient. Ses ouvrages laissent des leçons importantes pour les médecins ; et l'exemple qu'il a donné de ce qu'on peut faire avec l'amour du bien, avec uue volonté énergique, ne doit pas être oublié. Sa vie a malheureusement été bien courte par le nombre des années : elle sembleroit avoir été d'une étendue extraordinaire si l'on en jugeoit par les travaux et les bonnes œuvres qui l'ont remplie.